

Les ours tourmentaient aussi le détachement; ils rodaient toute la nuit autour du camp; ils n'attaquaient pas les hommes, cependant on était obligé de dormir l'arme au bras, de crainte d'accident. Les chiens avertissaient toujours de l'approche de ces animaux féroces.

Le 15 juillet on lança les deux canots à l'eau. L'un avait 25 pieds de long et l'autre 33 sur 3 pieds de large. Lewis étant grimpé sur une hauteur voisine, reconnut distinctement la position des Monts-Rocailleux. On était à 80 milles au nord-ouest de l'extrémité septentrionale de leur première chaîne, à 150 milles de la même extrémité de la seconde chaîne, et à 200 milles du point le plus éloigné d'une troisième chaîne.

Le lendemain on s'embarqua. Au-delà de la chute, le Missouri conserve une largeur de 150 pas; il reçoit plusieurs rivières, elles arrivent en arrosant de belles vallées dans lesquelles l'œil les suit jusqu'à ce qu'elles se perdent dans leurs détours au milieu des monts. On voyait des troupeaux de bisons qui paissaient dans ces vallons. Le Missouri est extrêmement sinueux; son cours est assez tranquille; un rapide n'arrêta pas longtemps.

Ces régions désertes sont couvertes de soleils (*hé-lianthus*), plante très-commune sur les bords du Missouri depuis qu'il s'engage dans les montagnes.

Les Indiens qui vivent sur ses bords, notamment ceux qui ne cultivent pas le maïs, font usage de la graine de soleil pour épaissir leur bouillon, ou en guise de pain. Les groseilles à grappe d'une espèce particulière sont aussi très-répandues, leur fruit est exquis. On vit aussi des sorbiers qui différaient de ceux des États-Unis. Leurs fruits étaient murs et de très-bon goût. On apercevait sur les hauteurs des bighorns qui bondissaient au bord des précipices.

Rien de plus imposant que le coup-d'œil d'une barrière de rochers le long desquels on passa le 19; ils barrent la rivière et forment deux murs de 1,200 pieds d'élévation. Ils se prolongent sur une étendue de 4 milles, ne laissant sur chaque rive qu'un intervalle fort étroit, heureusement le courant n'était pas assez rapide pour que l'effort des rameurs ne pût le surmonter, car il n'y avait pas assez de place entre le rocher et l'eau pour que l'on pût haler les canots à la cordelle ou les touer.

Le lendemain l'on sortit de ce défilé, et l'on se trouva dans la plaine la plus étendue que l'on eût rencontrée depuis que l'on était entré dans les montagnes. Elle se rétrécit ensuite et s'élargit alternativement, suivant que les hauteurs s'approchent ou s'éloignent du Missouri. Dans une vallée que l'on traversa le 21, il avait plus d'un

mille de large, et son lit est partagé par un grand nombre d'îles; quelques-unes sont grandes.

On campa le 28 dans un endroit où trois rivières à peu près d'égale largeur se joignent. Ne pouvant déterminer laquelle était le Missouri, on nomma celle du sud-ouest Jefferson, celle du milieu Madison, celle du sud-est Galatin. Ce fut la première que l'on résolut de suivre; deux de ses affluens furent nommés Philantropie et Sagesse.

Saca-Iavea, l'indienne, femme de Chabonneau, raconta que l'on se trouvait précisément à l'endroit où cinq ans auparavant les Chochonis ses compatriotes campaient, lorsque l'approche des Minnétaris leur fit prendre la fuite vers le Jefferson à trois milles de distance, où ils se cachèrent dans les bois. Les Minnétaris les poursuivirent, en tuèrent quatre et autant de femmes, ainsi que des petits garçons, et firent prisonniers quatre autres petits garçons et toutes les femmes parmi lesquelles Sacaiavea se trouvait. Ce souvenir ne paraissait lui causer aucun regret, et elle ne témoignait non plus aucune satisfaction à l'idée d'être bientôt rendue à son pays. Elle semblait posséder assez peu de sensibilité ou assez de philosophie pour ne s'inquiéter que d'avoir une nourriture abondante et quelques bagatelles pour se parer.

Le 1^{er} août Lewis partit en avant avec un sergent et deux interprètes pour tâcher de rencontrer

quelque Chochonis. De vallée en vallée, il arriva dans un endroit où de nouvelles rivières se réunissaient. Ayant écrit à Clarke un billet pour l'avertir de prendre la branche du sud-ouest, il attacha sa lettre à une perche de bois vert qu'il abandonna au courant. Un castor rencontrant cette perche, s'en empara, et la lettre ne parvint pas. Ce contretemps ne fit heureusement perdre qu'un jour.

Tout le monde étant réuni le 8 août dans une vallée remplie de fondrières, Sacaiavea reconnut un coteau qu'elle appelait tête de castor, et dit que le campement d'été de sa tribu était sur le bord d'une rivière au-delà des montagnes, et que cette rivière coulait à l'ouest. Elle ajouta qu'on les trouverait soit sur celle dont on suivait les rives, soit le long de celle qui est à l'ouest de sa source dont on ne pouvait pas être très-éloigné, vu la dimension actuelle de son cours. Comme il était d'une nécessité absolue de se procurer des chevaux pour traverser les montagnes, il fut décidé qu'un des deux officiers partirait le lendemain pour la source du Jefferson, franchirait les montagnes et marcherait jusqu'à ce qu'il rencontrât les Chochonis ou tout autre peuplade qui aiderait à transporter le bagage. Autrement on aurait été obligé d'en laisser la plus grande partie.

Lewis partit donc le 9 avec trois hommes. Les eaux de la rivière étant très-basses, les compa-

gnons de Lewis préférèrent d'aller par terre ; il était bien résolu de ne revenir que lorsqu'il aurait rencontré des Indiens ; ayant suivi un sentier où il reconnut que des chevaux avaient passé, il traversa le 10 une plaine haute auprès de laquelle serpentait le Jefferson qu'il retrouva plus loin au pied d'un rocher de 150 pieds d'élévation. Il le revit une troisième fois le 11 dans un endroit où il n'avait plus que 36 pieds de large ; le chemin dans lequel il s'était engagé la veille avait disparu ; Lewis traversa donc la rivière à gué pour atteindre à un défilé d'où elle sortait ; pour plus de précautions, il envoya ses deux compagnons, l'un à droite, l'autre à gauche, à la découverte d'un sentier. Ils venaient d'avancer à cinq milles, lorsque Lewis eut le plaisir d'apercevoir à la distance de deux milles un homme à cheval qui venait vers lui. En le regardant avec sa lunette d'approche, Lewis reconnut qu'il était d'une nation différente de tous les Indiens qu'il avait vus jusqu'alors. Persuadé que c'était un Chochoni, et que le succès de l'expédition dépendait de l'amitié de cette peuplade, il désirait vivement s'approcher de lui sans l'alarmer. Il alla donc vers lui ; quand il n'en fut plus qu'à un mille, l'Indien s'arrêta brusquement ; Lewis en fit autant, tira sa couverture de son sac, et la tenant par les deux coins, l'éleva au-dessus de sa tête, et la déploya en la ramenant

vers la terre comme s'il l'eût étalée. Ce signal qui tire son origine de la coutume d'étendre une robe ou une peau, pour faire asseoir des hôtes auxquels on veut témoigner des égards, est d'un usage général parmi les Indiens du Missouri et des Monts-Rocailleux, comme marque d'amitié. Lewis répéta ce signal par trois fois, l'Indien ne bougeait pas, regardant d'un air de défiance les deux compagnons du capitaine qui avançaient chacun de leur côté. Lewis craignait en leur faisant signe de s'arrêter d'augmenter les soupçons de l'Indien, et ils étaient trop éloignés pour entendre sa voix. Le capitaine prit donc dans son sac de la verroterie, un miroir et d'autres bagatelles, et mettant son fusil de côté, marcha sans armes vers l'Indien ; lorsqu'il en fut à peu près à deux cents pas, celui-ci fit tourner son cheval et marcha lentement. Lewis l'appela aussi fort qu'il put, répétant les mots de *tabba boné*, qui en chochonitique signifient homme blanc ; l'Indien regardant par-dessus son épaule, avait constamment les yeux fixés sur les deux compagnons de Lewis qui avançaient toujours sans se rappeler combien leur démarche était imprudente en cette occasion. Enfin Lewis leur fit signe de rester en place, l'un d'eux le vit et obéit, l'autre ne l'aperçut pas et continua sa course. L'Indien retourna son cheval comme pour attendre Lewis, qui arriva bientôt à cent cin-

quante pas de distance, répétant toujours *tabba boné*, montrant tout ce qu'il avait tiré de son paquet, et faisant voir, en retroussant la manche de sa chemise, la couleur de sa peau. L'Indien le laissa venir jusqu'à une centaine de pas, alors il fit faire brusquement volte-face à son cheval, et décampa au galop. On le perdit bientôt de vue à travers les saules. Quoique frustré dans son attente, Lewis résolut de profiter de l'incident, en suivant avec ses deux compagnons, les traces de l'Indien. Ils découvrirent en s'engageant dans les montagnes des vestiges du séjour récent des Chochonis. Le 12 ils arrivèrent à la source du Missouri. Ravis d'être ainsi parvenus à un des objets qu'ils cherchaient, ils continuèrent à marcher dans les montagnes et atteignirent un sommet d'où ils découvrirent à l'ouest de hautes montagnes couvertes de neige. La crête sur laquelle ils se trouvaient semblait former le point de partage entre les eaux de l'Océan atlantique et celles du grand Océan. Ils descendirent une pente beaucoup plus roide que celle par laquelle ils étaient montés, et à trois quarts de mille de distance rencontrèrent un ruisseau limpide et rapide qui coulait à l'ouest. Ils s'arrêtèrent un instant pour goûter de ses eaux qui sans doute devaient tomber dans Columbia, et poursuivirent leur marche. Cette rivière reçut ensuite le nom de Lewis-River.

Le 13 en avançant dans le nouveau pays, ils découvrirent deux femmes, un homme et des chiens, sur une éminence à la distance d'un mille; tout ce monde s'assit comme pour attendre les voyageurs; malgré les démonstrations d'amitié de Lewis qui alla seul en avant, les femmes décampèrent, et l'homme les suivit. Un mille plus loin Lewis et ses compagnons aperçurent trois Indiennes que la saillie d'un rocher leur avait cachées. Une d'elles s'enfuit, les deux autres qui étaient une vieille femme et une petite fille, étant trop près des voyageurs pour s'échapper, s'assirent à terre et baissèrent la tête, comme résignées à la mort qui les attendait. Lewis quitta son fusil, courut à elles, leur prit la main, les releva; bientôt ses compagnons arrivèrent; il fit présent de différentes bagatelles à ces femmes. Dès qu'elles furent rassurées, la vieille appela la troisième qui revint; elle reçut aussi des cadeaux, et Lewis lui barbouilla les joues de vermillon, cérémonie qui chez les Chochonis est emblématique de la paix. D'après ce qu'il vint à bout de leur faire comprendre, elles marchèrent avec lui et ses deux hommes au camp de leurs compatriotes. Ils rencontrèrent une soixantaine de cavaliers, qui les prenant pour des ennemis, venaient à leur rencontre. Les femmes leur ayant expliqué que c'étaient des hommes blancs qui n'avaient pas de mauvaises intentions,

et leur ayant montré d'un air joyeux leurs présens, le chef et deux autres Chochonis descendirent de cheval, embrassèrent les Américains et fumèrent avec eux après avoir ôté leurs mocassins, cérémonie qui signifie : « Puissé-je marcher nu-pieds si je vous trompe. » Ce qui, dans ce pays rempli de plantes épineuses et de cailloux, est la plus terrible des imprécations.

Lewis ayant été fêté au camp des Chochonis où il resta un jour, engagea Camiouait, le chef, à l'accompagner de l'autre côté des montagnes où il devait retrouver ses compagnons. Les Indiens toujours défiants, hésitaient à se rendre à cette invitation, et Camiouait ne s'y décida que parce que Lewis lui dit que sans doute il se trouverait parmi les Chochonis des hommes qui ne craindraient pas d'aller s'assurer, par leurs propres yeux, de la vérité de ce qu'il disait, et qui, lors même qu'il y aurait du danger, ne craindraient pas de mourir. Camiouait accompagna donc avec six hommes les Américains, et bientôt toute la tribu se joignit à eux par amour-propre; on franchit la crête des montagnes.

Le 17 Lewis avait dépêché un de ses gens et les Indiens le long du Missouri à la découverte des canots. Tout-à-coup un autre Chochoni qui avait couru d'un autre côté, revint annoncer qu'il avait vu les blancs à peu de distance, et qu'ils s'appro-

chaient. Tous les Indiens furent transportés de joie, et Camiouait, dans l'ardeur de son contentement, embrassa Lewis qui n'était pas moins vivement satisfait de l'aventure. Clarke s'était mis en route le long de la rivière avec Chabonneau et sa femme; ils n'avaient pas fait plus d'un mille, lorsque celle-ci qui était à une centaine de pas en avant se mit à danser, à donner les marques de la joie la plus extravagante, et à tourner autour de lui, en lui montrant plusieurs Indiens; effectivement il les vit qui s'avançaient à cheval. En même temps elle suça le bout de ses doigts, ce qui signifiait que les hommes qu'elle apercevait étaient ses compatriotes. Bientôt les deux troupes furent réunies. Saca-Iavea reconnut parmi les Indiennes une de ses compagnes d'enfance. Camiouait reçut Clarke très-amicalement; l'on prépara la conférence, et l'on envoya chercher Saca-Iavea pour servir d'interprète. Elle arrive, s'assied, et commence ses fonctions; mais elle a reconnu que Camiouait est son frère, elle s'élançe dans ses bras, lui jette sa couverture et pleure de tendresse. Le chef est également ému, mais à un moindre degré. Après qu'ils eurent causé quelque temps, elle retourna reprendre sa place; son agitation était si vive, que des pleurs interrompaient fréquemment ses discours.

Le 20 Clarke partit en avant pour aller examiner

la Columbia, dont les Indiens n'avaient pas fait un rapport encourageant; on avait troqué divers objets contre des chevaux pour porter le bagage. Lewis avant de quitter la source du Missouri, fit creuser des trous où l'on cacha une partie du bagage; cette opération se fit à l'insu des Indiens. Le lendemain le temps fut très-froid, il gela. Il y avait encore de la neige sur les montagnes. Le 25 on entra dans le village des Chochonis, situé au-delà des montagnes.

Le nombre des chevaux que l'on avait acquis des Chochonis était de vingt-neuf; Clarke étant revenu le 29, on fit les préparatifs du départ, les Chochonis se dirigèrent vers le Missouri. Ces Indiens passent l'été à l'ouest des montagnes pour pêcher le saumon dans les eaux de la Columbia; en hiver ils parcourent les plaines du Missouri où ils chassent le buffle. En ce moment ils étaient en guerre avec les Pâkis, qui les avaient expulsés de leurs demeures sur les bords du Missouri, ne leur laissant qu'une existence très-précaire. Ces Chochonis sont de taille médiocre, doux, obligeans et hospitaliers; ils sont glorieux et vains de leur courage. De même que d'autres peuples indiens, ils sont extrêmement adonnés aux jeux de hasard; un de ceux qu'ils jouent le plus fréquemment, consiste à faire passer rapidement une pierre d'une main dans une autre, et à faire

deviner dans laquelle des deux elle se trouve.

Ils ne cultivent aucune espèce de végétal, et ne se nourrissent que de racines. Ils reconnaissent pour chef l'homme le plus brave et le plus habile à la guerre. Quand il vieillit, on lui donne un successeur. Chaque homme est dans sa famille le maître absolu de ses femmes et de ses filles; il peut les vendre, les louer, les prêter, en un mot en disposer comme bon lui semble. Les filles sont quelquefois fiancées dès leur plus tendre enfance. Les femmes sont chargées de tous les travaux domestiques; cependant comme ces Indiens ont des chevaux qui sont excellens, elles ne sont pas, comme chez les autres peuplades, traitées en bêtes de somme.

Un guide chochoni, ses quatre fils et un autre Indien restés auprès des Américains, se mirent en route avec eux le 30 août. On suivit les bords du Lewis-River, traversant un pays âpre et montagneux arrosé par les affluens de la Columbia. Les chevaux souffrirent beaucoup dans ce trajet. Le 4 septembre tout était couvert de neige au lever du soleil. On suivit le cours des rivières qui coulaient à l'ouest, et l'on rencontra un camp de trente-trois tentes d'Indiens; l'entrevue fut amicale; c'étaient des Outlachoutes, tribus des Touchipas; ils allaient partir ainsi que les Chochonis pour chasser le buffle sur les bords du Missouri. On